

1. Nous espérons qu'au terme de la lecture du présent ouvrage, le jugement porté sur au moins l'un d'entre eux, Protagoras d'Abdère, s'avérera plus clément, sensiblement amélioré sinon même sur certains points, pourquoi pas, résolument favorable. (Narbonne, *Protagoras, premier penseur de la démocratie*, p. xxii)
2. Le sophiste est un homme qui gagne de l'argent de ce qui est en apparence un savoir (ἀπὸ φαινομένης σοφίας), mais qui n'en est pas un. (Aristote, *Réfutations sophistiques*, 165a22)
3. Tu vas partout à visage découvert proclamant ton savoir dans toute la Grèce, arborant le nom de (σοφιστήν), te donnant pour maître en éducation et en vertu, et osant le premier réclamer un salaire en échange de tes leçons. (Platon, *Protagoras*, 317b)
4. Suivant Cicéron, le sophiste est un homme qui poursuit la philosophie en vue de l'ostentation ou du gain, définition qui, si on doit la prendre pour un reproche, portera fortement sur le grand corps des maîtres modernes, qui sont déterminés à embrasser leur profession, par la perspective soit d'en tirer un revenu, soit d'y faire figure, soit par les deux motifs, - qu'ils aient ou non un goût particulier pour cette occupation. Mais des écrivains modernes, en décrivant Protagoras ou Gorgias, tandis qu'ils adoptent le langage moqueur de Platon contre l'enseignement payé, contre des desseins bas, contre des tours pour attraper de l'argent aux riches, etc., - emploient des termes qui portent le lecteur à croire qu'il y avait dans ces sophistes quelque chose de particulièrement avide, exorbitant et rampant, quelque chose qui dépasse le simple fait de demander et de recevoir une rémunération. (George Grote, *Histoire de la Grèce*, p. 185)
5. Que dire de lui, Socrate, sinon qu'il sait rendre les autres habiles à parler (ἡ ἐπιστάτην τοῦ ποιῆσαι δεινὸν λέγειν)? (Platon, *Protagoras*, 312d)
6. Eh bien! jeune homme, dit-il, il t'arrivera, si tu me fréquentes, que le jour où tu seras entré dans ma société, tu reviendras chez toi amélioré, et que le jour suivant ce sera encore la même chose; que chaque jour enfin tu progresseras constamment vers le mieux! (*Ibid*, 318a)
7. Or, l'objet de mon enseignement, c'est le bon conseil touchant les affaires qui le concernent proprement : savoir comment administrer au mieux les affaires de sa maison à lui, et, pour ce qui est des affaires de l'État, savoir comment y avoir le plus de puissance, et par l'action, et par la parole. (*Ibid*, 319a)
8. Ἐγὼ γάρ φημι μὲν τὴν ἀλήθειαν ἔχειν ὡς γέγραφα· μέτρον γὰρ ἕκαστον ἡμῶν εἶναι τῶν τε ὄντων καὶ μὴ, μυρίον μὲντοι διαφέρειν ἕτερον ἑτέρου αὐτῷ τούτῳ, ὅτι τῷ μὲν ἄλλα ἔστι τε καὶ φαίνεται, τῷ δὲ ἄλλα. - Car j'affirme, moi, que la vérité est telle que je l'ai écrit, que chacun de nous est la mesure de ce qui est et de ce qui n'est pas, mais qu'un homme diffère infiniment d'un autre précisément en ce que les choses sont et paraissent autres à celui-ci, et autres à celui-là. (Platon, *Théétète*, 152a)
9. Que dirons-nous qu'est le vent pris en lui-même, froid ou non froid ? Ou bien en croirons-nous Protagoras et dirons-nous qu'il est froid pour celui qui a froid, et qui n'est pas froid pour celui qui n'a pas froid ? (*Ibid*, 152b)
10. Quant à la sagesse et à l'homme sage, je suis bien loin d'en nier l'existence ; mais par homme sage j'entends précisément celui qui changeant la face des objets, les fait apparaître et être bons à celui à qui ils apparaissaient et étaient mauvais...

Rappelle-toi, par exemple, ce qui a été dit précédemment, que les aliments paraissent et sont amers au malade et qu'ils sont et paraissent le contraire à l'homme bien portant. Ni l'un ni l'autre ne doit être représenté comme plus sage – cela n'est même pas possible – et il ne faut pas non plus soutenir que le malade est ignorant, parce qu'il est dans cette opinion, ni que l'homme bien portant est sage, parce qu'il est dans l'opinion contraire. Ce qu'il faut, c'est faire passer le malade à un autre état, meilleur que le sien. De même, en ce qui concerne l'éducation, il faut faire passer les hommes d'un état à un état meilleur ; mais tandis que le médecin le fait par des remèdes, le sophiste le fait par des discours. *Jamais en effet on n'est parvenu à faire qu'un homme qui avait des opinions fausses ait ensuite des opinions vraies, puisqu'il n'est pas possible d'avoir des opinions sur ce qui n'est pas, ni d'autres impressions que celles que l'on éprouve, et celles-ci sont toujours vraies. Mais je crois que, lorsqu'un homme, par une mauvaise disposition d'âme, a des opinions en conformité avec cette disposition, en changeant cette disposition contre une bonne, on lui fait avoir des opinions différentes, conformes à sa disposition nouvelle, opinions que certains, par ignorance, qualifient de vraies. Moi, je conviens que les unes sont meilleures que les autres, mais plus vraies, non pas.*

... Les orateurs sages et bons font en sorte que les choses avantageuses (τὰ χρηστὰ) paraissent justes aux États, au lieu des désavantageuses (τῶν πονηρῶν). À la vérité, ce qui paraît juste et honnête à chaque cité est tel pour elle, tant qu'elle en juge ainsi, pour les citoyens, y substitue des choses qui sont et leur paraissent avantageuses (χρηστὰ). (*Ibid*, 167a-d)

11. Faut-il inévitablement réintroduire la question de la fausseté lorsque l'on compare des propositions jugées plus avantageuses que d'autres, et s'autoriser alors à parler de pratiques effectivement, objectivement bénéfiques ? *Rien n'est*

*moins sûr. Le plus et le moins ne pourraient-ils pas, plus simplement, se décréter en vertu d'une échelle qui serait elle-même relative et non pas absolue ?* (Narbonne, p. 34)

12. Le sophiste est capable de reconnaître l'utile et le meilleur. Parmi les différentes représentations que se forgent les uns et les autres compte tenu des dispositions qui sont les leurs, *le sophiste peut identifier celles qui sont susceptibles à l'intérieur d'un contexte culturel donné, de produire de meilleurs résultats.* (*Ibid.*, p. 41)
13. *En l'absence de critères a priori propres à déterminer en quoi consistent de meilleurs effets ou de meilleurs résultats, la discussion peut tout aussi bien tourner en rond et ne jamais aboutir. De meilleurs résultats, pour une société donnée, risquent de ne pas être tenus pour tels aux yeux d'une autre cité, dont les convictions et orientations divergent.* (*Ibid.*, p. 37)
14. Par leur réflexion sur l'articulation entre langage et cité, les sophistes peuvent être considérés comme les théoriciens de la démocratie. *Dès lors, il ne faut pas s'étonner que leur préférence aille à ce régime, qui se trouve être en parfait accord avec leur sens aigu de la relativité des valeurs. Ce relativisme n'est ni un nihilisme ni un scepticisme ; il exprime plutôt l'idée qu'il n'est pas plus possible d'adhérer à la vérité absolue.* L'ancienne figure du sage qui se croit investi d'un savoir divin et dont les sentences sonnent comme des oracles n'est plus concevable. La parole n'est plus parole *révélée* au devin, au poète, au législateur : elle relève tout simplement de l'expérience humaine. L'avènement de la démocratie ne correspond donc pas seulement à un changement dans l'ordre des institutions, mais aussi à un profond bouleversement culturel. (Tordesillas, A., « Les sophistes, maîtres du verbe et du savoir », dans *Le siècle de Périclès*, pp. 71-72.)
15. Il est bien connu que le domaine entier du politique – qui inclut comme on le sait le champ de l'éthique – échappe au discours scientifique entendu au sens strict et relève, pour le dire comme cela, d'une approche dialectique, c'est-à-dire se fonde sur les opinions jugées les meilleures, ni moins, mais ni plus que cela. (Narbonne, p. 58)
16. Il n'est rien dans le monde sublunaire, par opposition au monde supralunaire – lequel ne connaît que l'immobilité ou encore le mouvement local circulaire –, qui minimalement ne bouge et ne se transforme en quelque manière. (*Ibid.*, p. 66)
17. Or, dans sa critique de la position du sophiste, Aristote développe une argumentation qui étonnamment, apporte du crédit à la proposition protagoréenne telle qu'on peut la décoder, l'idée étant que même si l'on évacue la question du vraie en soi, on peut néanmoins faire valoir celle du préférable, de ce qui est meilleur, plus solide, plus vrai... (*Ibid.*, p. 53)
18. Il est donc de toute évidence que telle n'est la manière de penser de personne, pas même de ceux qui avancent cette proposition. Pourquoi, en effet, se mettent-ils en route pour Mégare, et, au lieu de cela, ne restent-ils pas en repos dans la conviction qu'ils marchent ? Pourquoi, s'ils rencontrent un puits ou un précipice dans leurs promenades du matin, ne s'y dirigent-ils pas en droite ligne, et paraissent-ils prendre leurs précautions, comme s'ils jugeaient qu'il n'est pas également mauvais et bon d'y tomber ? Il est donc évident qu'ils pensent que telle chose est meilleure, telle autre plus mauvaise. Et s'ils ont cette pensée, nécessairement ils conçoivent aussi que tel objet est un homme, que tel autre n'est pas un homme, que ceci est doux, que cela n'est pas doux...

D'ailleurs, en supposant même que les choses sont et ne sont pas de telle sorte, le plus et le moins existeraient encore dans la nature des êtres. Jamais on ne pourra prétendre que deux et trois sont également des nombres pairs. Et celui qui pensera que quatre et cinq sont la même chose, n'aura pas une pensée fausse d'un degré égal à celle de l'homme qui admettrait que quatre et mille sont identiques. S'il y a une différence dans la fausseté, il est donc évident que le premier pense une chose moins fausse. Par conséquent, il est plus dans le vrai. *Si donc ce qui est plus une chose, c'est ce qui en approche davantage, il doit y avoir quelque chose de vrai, dont ce qui est plus vrai est plus proche. Et même ce vrai n'existât-il pas, déjà du moins y a-t-il des choses plus certaines et plus rapprochées de la vérité que d'autres* (ἀληθινώτερον), *et nous voilà débarrassés de cette doctrine effrontée qui condamnait la pensée à n'avoir pas d'objet déterminé.* (Aristote, *Métaphysique*, 1008b20-1009a5)